

Nouveaux Cahiers du socialisme

Capitalisme et racisme

Saïd Bouamama



Nouveaux
Cahiers du
socialisme

Numéro 27, hiver 2022

Le défi de l'immigration au Québec : dignité, solidarité et résistance

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/98308ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif d'analyse politique

ISSN

1918-4662 (imprimé)

1918-4670 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bouamama, S. (2022). Capitalisme et racisme. *Nouveaux Cahiers du socialisme*, (27), 150–153.

Capitalisme et racisme

Saïd Bouamama

Sociologue, écrivain et militant associatif

Les approches idéalistes du racisme présentent celui-ci comme une réalité éternelle ayant caractérisé l'humanité dès son apparition sur terre à aujourd'hui. L'intérêt d'une telle approche pour les classes dominantes est d'invisibiliser le moment historique d'apparition de cette idéologie de légitimation de la domination et, ce faisant, d'occulter ses liens avec le capitalisme comme mode de production. L'approche matérialiste souligne au contraire l'historicité du racisme et le lien de celle-ci avec l'historicité du capitalisme.

L'enfance du capitalisme

La présentation du racisme comme réalité ahistorique se base sur la confusion entre des formes de rejet ayant caractérisé les sociétés d'avant le capitalisme (ethnocentrisme, xénophobie, etc.) et le racisme proprement dit, c'est-à-dire une idéologie qui hiérarchise l'humanité en « races » inégales à des fins de justification d'une domination. Il ne pouvait apparaître qu'avec l'émergence d'un mode de production ne pouvant fonctionner qu'en s'étendant. Le capitalisme basé sur la concurrence entre capitaux à la recherche du profit maximum ne pouvait que donner naissance à la mondialisation. Dès la naissance du capitalisme, la tendance à la mondialisation qui le caractérise appelle une idéologie de justification de l'asservissement des peuples à qui il impose par la force militaire son fonctionnement. Depuis que Christophe Colomb a fait débarquer ses soldats, l'histoire mondiale est devenue une histoire unique, globale, reliée, mondialisée.

L'invisibilisation des interactions nécessite une mobilisation de l'instance idéologique afin de formaliser des grilles explicatives hiérarchisantes. Ces grilles constituent le « racisme » à la fois dans ses constantes et dans ses mutations. Il y a

invariance car tous les visages du racisme, du biologisme à l'islamophobie, ont une communauté de résultat : la hiérarchisation de l'humanité. Il y a également mutation car chaque visage du racisme correspond à un état du système économique de prédation et à un état du rapport des forces politiques. Au capitalisme prémonopoliste correspondra l'esclavage et la colonisation comme formes de domination politique et le biologisme comme forme du racisme. Le pillage et la destruction des civilisations amérindiennes ainsi que l'esclavage ont été les conditions pour que le mode de production capitaliste puisse devenir dominant dans les sociétés européennes. Il n'y a pas eu naissance du capitalisme et ensuite extension, mais un pillage et une violence totale réunissant les conditions matérielles et financières pour que s'installe le capitalisme. Le racisme biologique accompagne et justifie ce pillage et cette violence. La colonisation n'est ensuite que le processus de généralisation des rapports capitalistes au reste du monde. Elle est la forme de la domination politique enfin trouvée pour l'exportation et l'imposition de ces rapports sociaux au reste de la planète.

Pour ce faire, il fallait bien entendu détruire les rapports sociaux indigènes et les formes d'organisation sociale et culturelle qu'ils avaient engendrées. C'est pour légitimer cette violence et ces destructions qu'apparaît le racisme biologique. Le racisme, souligne Frantz Fanon, « entre dans un ensemble caractérisé : celui de l'exploitation éhontée d'un groupe d'homme par un autre. [...] C'est pourquoi l'oppression militaire et économique précède la plupart du temps, rend possible, légitime le racisme. L'habitude de considérer le racisme comme une disposition de l'esprit, comme une tare psychologique doit être abandonnée¹ ». Le racisme ne peut pas en conséquence être réduit à une tare individuelle, à une méconnaissance de l'autre ou à une caractéristique ahistorique de l'humanité. Il est dès sa naissance doté d'une base matérielle et d'une fonction idéologique : justifier la hiérarchisation nécessaire à l'extension brutale du capitalisme.

Monopoles, néocolonialisme et culturalisme

La transformation de la structure du capitalisme avec l'apparition des monopoles appelle à son tour une mutation des formes de la domination et de ses idéologies de justification. Les liens entre l'évolution de la structure économique du capitalisme et les formes de la domination ont depuis longtemps déjà été mis en évidence par Mehdi Ben Barka dans son analyse de l'apparition du néocolonialisme comme successeur du colonialisme direct. Analysant les « indépendances octroyées », il les met en lien avec les mutations de la structure économique des pays dominants :

Cette orientation [néocoloniale] n'est pas un simple choix dans le domaine de la politique extérieure ; elle est l'expression d'un changement profond dans les structures du capitalisme occidental. Du moment qu'après la Seconde Guerre

1 Frantz Fanon, *Pour la révolution africaine. Écrits politiques*, Paris, La Découverte, 2001, p. 45.

mondiale l'Europe occidentale, par l'aide Marshall et une interpénétration de plus en plus grande avec l'économie américaine, s'est éloignée de la structure du XIX^e siècle pour s'adapter au capitalisme américain, il était normal qu'elle adopte également les relations des États-Unis avec le monde; en un mot qu'elle ait aussi son « Amérique latine »².

Pour le leader révolutionnaire marocain, c'est bien la monopolisation du capitalisme qui suscite le passage du colonialisme au néocolonialisme. De même, la précocité de la monopolisation aux États-Unis est une des causalités de la précocité du néocolonialisme comme forme de domination de l'Amérique latine. Les liens entre la forme de la domination et les évolutions des formes du racisme ont pour leur part été mis en évidence par Frantz Fanon. Les résistances que suscite une forme de domination (le colonialisme par exemple) contraint cette dernière à muter. Cette mutation nécessite cependant le maintien de la hiérarchisation de l'humanité et, en conséquence, appelle un nouvel âge de l'idéologie raciste. « Ce racisme, précise Fanon, qui se veut rationnel, individuel, déterminé, génotypique et phénotypique se transforme en racisme culturel ». Quant aux facteurs qui poussent à la mutation du racisme, Frantz Fanon mentionne la résistance des colonisés, l'expérience du nazisme, c'est-à-dire « l'institution d'un régime colonial en pleine terre d'Europe », et « l'évolution des techniques³ » c'est-à-dire les transformations de la structure du capitalisme, comme le relevait Ben Barka. Au capitalisme monopoliste correspond donc le néocolonialisme comme forme de domination et le culturalisme comme forme du racisme.

Capitalisme sénile, balkanisation et islamophobie

Ce qui est appelé aujourd'hui « mondialisation » correspond à un « nouvel âge » du capitalisme que l'économiste Samir Amin qualifie de « capitalisme sénile » et que le sociologue Immanuel Wallerstein résume comme suit :

Nous sommes entrés depuis trente ans dans la phase terminale du système capitaliste. Ce qui différencie fondamentalement cette phase de la succession ininterrompue des cycles conjoncturels antérieurs, c'est que le capitalisme ne parvient plus à « faire système », au sens où l'entend le physicien et chimiste Ilya Prigogine (1917-2003) : quand un système, biologique, chimique ou social, dévie trop et trop souvent de sa situation de stabilité, il ne parvient plus à retrouver l'équilibre, et l'on assiste alors à une bifurcation. La situation devient chaotique, incontrôlable pour les forces qui la dominaient jusqu'alors⁴.

2 Mehdi Ben Barka, *Option révolutionnaire au Maroc. Écrits politiques 1957-1965*, Paris, Syllepse, 1999, p. 229-230.

3 Fanon, *op. cit.*

4 Immanuel Wallerstein, « Le capitalisme touche à sa fin », *Le Monde*, 11 octobre 2008.

Dans cette concurrence exacerbée en situation d'instabilité permanente, le contrôle des sources de matières premières est un enjeu encore plus important que par le passé. Il ne s'agit plus seulement d'avoir pour soi-même un accès à ces matières premières mais aussi de bloquer l'accès à ces ressources pour les concurrents (et en particulier des économies émergentes : Chine, Inde, Brésil, etc.). Les États-Unis, menacés dans leur hégémonie, répondent par la militarisation et les autres puissances les suivent afin de préserver également l'intérêt de leurs entreprises. « Depuis 2001, fait remarquer l'économiste Philip S. Golub, les États-Unis sont engagés dans une phase de militarisation et d'expansion impériale qui a fondamentalement bouleversé la grammaire de la politique mondiale⁵. » De l'Asie centrale au golfe Persique, de l'Afghanistan à la Syrie en passant par l'Irak, de la Somalie au Mali, les guerres suivent la route des sites stratégiques du pétrole, du gaz, des minéraux stratégiques. Il ne s'agit plus de dissuader les concurrents et/ou adversaires mais de mener des « guerres préventives ».

Cette mutation du capitalisme appelle à son tour une mutation de la forme de la domination. L'objectif n'est plus principalement d'installer des gouvernements fantoches qui ne peuvent plus résister durablement aux colères populaires. Il est de balkaniser ces pays par la guerre afin de les rendre ingouvernables. De l'Afghanistan à la Somalie, de l'Irak au Soudan, le résultat des guerres est partout le même : la destruction des bases mêmes des nations, l'effondrement de toutes les infrastructures permettant une gouvernabilité, l'installation du chaos. Il s'agit désormais de balkaniser les nations.

Une telle domination a besoin d'une nouvelle légitimation formulée dans la théorie du choc des civilisations. Cette dernière a vocation de susciter des comportements de panique et de peur dans le but de susciter une demande de protection et une approbation des guerres. Du discours sur le terrorisme nécessitant des guerres préventives à la théorie du grand remplacement, en passant par les campagnes sur l'islamisation des pays occidentaux et sur les réfugiés vecteurs de terrorisme, le résultat attendu est sans cesse le même : peur, panique, demande sécuritaire, légitimation des guerres, construction du musulman – et de la musulmane – comme nouvel ennemi historique. L'islamophobie est bien un troisième âge du racisme correspondant aux mutations d'un capitalisme devenu sénile.

5 Philip S. Golub, « De la mondialisation au militarisme : la crise de l'hégémonie américaine », *a contrario*, vol. 2, n° 2, 2004, p. 9.